

Anna Żarnowska

LA CLASSE OUVRIERE POLONAISE À LA CHARNIERE DES XIX^e ET XX^e SS. : INTEGRATION ET DIFFERENCIATION

La dernière décennie témoigne de l'intérêt accru des historiens polonais pour l'évolution des structures sociales dans le passé, dont surtout la structure de la société polonaise. Toutefois, nos connaissances sur la formation et le développement de la société polonaise moderne, ainsi que sur les particularités spécifiques de sa structure, sont encore très incomplètes. Jusqu'à présent, les recherches se concentraient essentiellement sur la première moitié du XIX^e siècle et sur les phénomènes de la transformation des structures sociales féodales en capitalistes. Nombre d'études détaillées ont paru, consacrées aux premières étapes de la formation des nouvelles classes : bourgeoisie et classe ouvrière. Au cours de la décennie écoulée, les historiens polonais ont également scruté dans le détail l'histoire de la société polonaise de la II^e République dans les années 1918-1939, c'est-à-dire d'une société à structure capitaliste déjà développée, bien qu'encore imbriquée dans les séquelles du passé. L'évolution de la structure sociale durant cette période s'accomplissait dans des conditions particulières, déterminées par la reconquête de l'indépendance nationale et la reconstitution de l'Etat.

Le rythme de la modernisation de la structure sociale en Pologne, et de la classe ouvrière en particulier, ceci pendant toute la première moitié du XX^e siècle, a été dans une grande mesure déterminé par les trente dernières années du XIX^e siècle et les quatorze premières années du nôtre. De là vient l'importance des recherches sur la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Comment s'est faite la modernisation de la structure de la société polonaise

dans son ensemble et de la structure interne de ses classes constitutives avant 1918, c'est-à-dire dans des circonstances exceptionnelles pour l'Europe, puisqu'il s'agissait d'une nation sans Etat, démembrée entre les trois organismes socio-politiques différents des puissances partageantes ? Les historiens polonais n'essayent que dernièrement de donner une réponse partielle à ces questions¹.

Dès le début du XX^e siècle, la classe ouvrière est devenue l'objet de recherches historiques en Pologne, ceci du fait de savants liés à la gauche et au mouvement socialiste, tels Stanisław Koszutski, Natalia Gašiorowska, Edward Grabowski, Edward Chwalewik et Zofia Daszyńska-Golińska. Leurs travaux revêtaient cependant, pour la plupart, le caractère d'études d'histoire économique ou d'histoire du droit, toutes basées sur des matériaux statistiques. Ils traitaient presque exclusivement du prolétariat industriel, en accordant une attention particulière à sa progression quantitative, considérée comme l'un des phénomènes du processus d'industrialisation. La curiosité de ces chercheurs se limitait aux problèmes des conditions juridiques et matérielles du travail des ouvriers industriels. Cette orientation des recherches a été poursuivie après la guerre : ce sont surtout les historiens de l'industrie qui s'occupaient du passé de la classe ouvrière². Dans leurs

¹ W. Szulc, *Polożenie klasy robotniczej w Wielkopolsce w latach 1871-1914* [La situation de la classe ouvrière en Grande-Pologne dans les années 1871-1914], Poznań 1970 ; M. Nietyksza, *Ludność Warszawy na przełomie XIX i XX wieku* [La population de Varsovie à la charnière des XIX^e et XX^e siècles], Warszawa 1971 ; I. Ichnatowicz, *Burżuazja warszawska* [La bourgeoisie varsoviennne], Warszawa 1972 ; E. Kaczyńska, *Spółczeństwo i gospodarka północno-wschodnich ziem Królestwa Polskiego w okresie rozkwitu kapitalizmu* [La société et l'économie des provinces nord-est du Royaume de Pologne dans la période d'épanouissement du capitalisme], Warszawa 1974 ; A. Żarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego. 1870-1914* [La classe ouvrière du Royaume de Pologne. 1870-1914], Warszawa 1974.

² I. Pietrzak-Pawłowska, *Królestwo Polskie w początkach imperializmu. 1900-1905* [Le Royaume de Pologne au début de l'imperialisme. 1900-1905], Warszawa 1955 ; I. Ichnatowicz, *Przemysł łódzki w latach 1860-1900* [L'industrie de Łódź dans les années 1860-1900], Wrocław 1965 ; J. Łukasiewicz, *Przewrót techniczny w przemyśle Królestwa Polskiego 1852-1880* [La révolution technique dans l'industrie du Royaume de Pologne 1852-1880], Warszawa 1963 ; E. Kaczyńska, *Siła robocza w przemyśle ciężkim Królestwa Polskiego, 1870-1900* [La main-d'oeuvre dans l'industrie lourde du Royaume de Pologne. 1870-1900], dans : *Polska klasa robotnicza* [La classe ouvrière polonaise], vol. I, Warszawa 1970.

travaux, les problèmes tels que les sources sociales et ethniques du recrutement du prolétariat industriel n'apparaissent que rarement. Encore n'essayaient-ils de les étudier que sur la base des sources statistiques qui, dans ce domaine, ne permettent pas de formuler des conclusions plus complètes et précises.

Un nouveau champ de recherche est apparu durant l'entre-deux-guerres en ce qui concerne l'histoire de la classe ouvrière en Pologne. Ces recherches, intensément cultivées après 1945, comprennent surtout l'étude de son activité socio-politique croissante, et plus particulièrement dans l'organisation des grèves.

Ces dernières années, les historiens polonais ont entrepris de sortir du catalogue traditionnel des problèmes jusqu'alors pris en considération dans les recherches sur l'histoire de la classe ouvrière. Leur attention s'est, entre autres, portée sur la structure interne de la classe ouvrière, ainsi que sur les mouvements d'ascension et de dégradation sociale des individus. Ces mouvements massifs accompagnaient le développement de la classe ouvrière et la modification de sa place dans la hiérarchie sociale, ceci aussi bien pendant les partages³ que sous la II^e République, dans les années 1918-1939⁴.

L'étendue même de la notion de « classe ouvrière » a été, ce faisant, considérablement élargie. Les recherches conduites ces dernières années soumettent généralement à l'analyse historique non seulement le prolétariat industriel, mais aussi les autres groupes de la classe ouvrière, dont en premier lieu ceux employés dans l'artisanat et le commerce, les transports et les télécommunications, ainsi que les travailleurs physiques salariés des institutions d'utilité publique et les ouvriers agricoles⁵.

³ E. Kaczyńska, *Dzieje robotników polskich pod zaborami* [Histoire des ouvriers polonais du temps des partages], Warszawa 1970; W. Szulc, *Położenie klasy robotniczej...*; A. Zarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego...*; *Polska klasa robotnicza. Zarys dziejów* [La classe ouvrière polonaise. Aperçu historique], sous la dir. de S. Kalabiński, vol. I, I^{re} partie (jusqu'en 1870), Warszawa 1975, II^e partie, Warszawa 1978.

⁴ M. M. Drozdowski, *Klasa robotnicza Warszawy 1918-1939* [La classe ouvrière de Varsovie 1918-1939], Warszawa 1968; J. Zarnowski, *Spółczeństwo II Rzeczypospolitej* [La société de la II^e République], Warszawa 1973.

⁵ En Pologne également, la portée de la notion de « classe ouvrière » a déjà fait et demeure l'objet de nombreuses discussions publiques et scientifiques. Voir p. ex. *Przedmiot i metody badań nad dziejami polskiej*

A notre avis, une aussi large interprétation de la notion de « classe ouvrière » trouve une justification particulière en territoire polonais. Encore à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, la société polonaise était en majeure partie paysanne et petite-bourgeoise. La modernisation capitaliste des structures sociales et la formation de la société industrielle se sont accomplies en territoire polonais — de même qu'en Russie et dans beaucoup de pays d'Europe du Centre-Est — d'une manière très différente de l'Ouest européen. Dans ces circonstances, l'historien étudiant la classe ouvrière doit embrasser dans ses recherches également certains groupes de la population qui, encore à la fin du XIX^e siècle, ne se rangeaient pas eux-mêmes parmi les « ouvriers » et dont le statut socio-économique était déterminé par un travail physique salarié ou similaire, ainsi que par la non-possession de moyens de production. Il s'agit ici avant tout de groupes tels que les ouvriers des ateliers artisanaux, les vendeurs, une bonne partie des cheminots, etc.

Nos recherches conduisent à la conclusion qu'encore à la fin du XIX^e siècle, et même au début du XX^e, le statut de salarié ne faisait que prendre forme sur la majorité du territoire polonais. Ainsi, dans le Royaume de Pologne, partie du pays soumise à la Russie et concentrant la plupart des ouvriers en territoire polonais, les conditions du salariat n'étaient pas encore strictement précisées à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, sinon dans l'industrie, les chemins de fer et certaines institutions publiques. Les normes coutumières prédominaient et la « dépendance économique pure » se dissimulait derrière le paravent de multiples formes semi-féodales de subordination du travailleur au propriétaire de l'entreprise. Un exemple presque classique en est la situation des compagnons et surtout des apprentis dans les ateliers artisanaux. Les apprentis, soumis à l'autorité patriarcale du patron, ne recevaient pour la plupart aucun salaire en argent. Aussi, les conditions s'y prêtant à la fin du XIX^e siècle, brisaient-ils en masse ces liens pour s'embaucher dans les usines.

klasy robotniczej — z materiałów IX Powszechnego Zjazdu Historyków 1963 [Objet et méthodes des recherches sur l'histoire de la classe ouvrière polonaise — matériaux du IX^e Congrès général des historiens polonais 1963], «Z pola walki», 1964, n^o 3, pp. 56-115.

A notre avis, la notion de « classe ouvrière » en Pologne et dans toute l'Europe du Centre-Est, durant la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle, peut être étendue — avec certaines restrictions — également à certains groupes mi-prolétariens, dont en premier lieu aux gens de maison (surtout dans les grandes villes industrialisées), aux travailleurs d'autres services, et même aux travailleurs à façon, en tant que groupe limitrophe au statut social variable. Ces groupes assumaient en effet le rôle d'une sorte de permanente réserve de main-d'oeuvre pour l'industrie, le bâtiment, les transports, etc. Les « migrations » entre les deux étaient constantes.

L'extension de la notion de « classe ouvrière » dans les récentes recherches en Pologne est la conséquence logique de la rupture avec l'étude et l'interprétation de l'histoire de cette classe d'une manière isolée, séparée de celle des autres classes et couches sociales. Quelle était la place de la classe ouvrière dans la structure socio-professionnelle en mutation ? Sans une réponse à cette question, les considérations sur les parties constitutives de la classe ouvrière, sur l'évolution de son homogénéité interne, sur sa structure, demeurent vides et pratiquement sans objet.

Effectuée par l'auteur du présent article, l'analyse de l'évolution numérique de la classe ouvrière en territoire polonais durant les trente dernières années du XIX^e siècle et les premières années du XX^e ⁶ a permis de constater l'accroissement de son importance dans la société en voie d'industrialisation, accroissement constant mais inégal qui se manifestait dans les trois parties du pays partagé, malgré l'inexistence d'un Etat national. La montée numérique de la classe ouvrière était étroitement liée à l'évolution structurelle des autres classes et couches sociales. Elle était également liée à l'évolution interne de la classe ouvrière elle-même, des sources sociales de son recrutement, des orientations de la promotion sociale, liée enfin aux changements de sa composition ethnique, professionnelle, démographique, etc.

A leur tour, ces nouveaux facteurs internes déterminaient dans une grande mesure la place de la classe ouvrière dans la société. En effet, les phénomènes cités ne sauraient être considérés unique-

⁶ A. Żarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego...*

ment du point de vue quantitatif. A l'époque qui nous occupe, soit à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, de profonds changements de proportions intervenaient entre les parties constitutives de la classe ouvrière, à l'intérieur de laquelle prenait forme une hiérarchie spécifique déterminée par de multiples et divers facteurs, dont l'influence ne se laisse que rarement mesurer d'une façon précise. On peut considérer comme relativement mesurables de tels facteurs de différenciation interne de la classe ouvrière que la situation juridique (p. ex. la portée de la législation du travail), le niveau des salaires et autres revenus, le niveau d'instruction générale et de qualifications professionnelles, L'exemple de la Pologne indique qu'à cette période les critères énumérés ne se superposaient pas toujours et même, surtout au début de la seconde moitié du XIX^e siècle, entraient souvent en collision. Ceci est une preuve incontestable qu'il s'agit d'une période de profondes transformations sociales. Nous observons deux processus superposés : l'un est la formation et la croissance numérique d'une classe ouvrière moderne, c'est-à-dire sa différenciation des autres classes sociales, l'autre est l'évolution de la structure interne de cette nouvelle classe.

A la charnière des XIX^e et XX^e siècles, et surtout dans les dernières années avant la Première Guerre mondiale, les territoires polonais, sauf la Galicie, peuvent être rangés parmi les pays en voie d'industrialisation. C'est ce dont témoignent des phénomènes aussi caractéristiques que l'évolution de la composition professionnelle de la population, la diminution, nette quoique lente, de l'importance relative de la population agricole, l'accroissement de celle dont la subsistance était basée sur un revenu non agricole, et notamment la montée numérique particulièrement dynamique de la population industrielle et artisanale. Le cours de ces transformations était toutefois fortement inégal d'une partie du pays partagé à l'autre et, en outre, beaucoup plus lent que dans la plupart des pays voisins, sauf la Russie. C'était incontestablement l'effet de l'incorporation des terres polonaises aux organismes étrangers des puissances partageantes⁷.

⁷ A. Żarnowska, *Zmiany społeczno-zawodowej struktury ludności na ziemiach polskich w końcu XIX i na początku XX w. na tle Europy Środkowej* [Les changements dans la structure socio-professionnelle de la

Dans le Royaume de Pologne, le dynamisme de la progression numérique des ouvriers industriels, et surtout de ceux de la grande industrie, constatée dans les années 1870-1914, était un phénomène sans précédent dans l'ensemble du territoire polonais, y compris la Haute-Silésie. Toutefois, contrairement à ce qui se passait en Silésie, la plus forte progression numérique concernait à la fois les ouvriers des grandes usines (aux effectifs supérieurs à 500 personnes) et ceux de la petite industrie. Avant 1914, à considérer l'ensemble du territoire polonais, c'est le prolétariat industriel du Royaume de Pologne et de la Haute-Silésie qui se caractérisait par la structure interne la plus moderne.

L'analyse des indices quantitatifs du développement de la classe ouvrière conduit à la question : dans quelle mesure ces changements étaient-ils accompagnés d'une stabilisation de la position socio-économique de l'ouvrier ? Nos recherches sur l'histoire de la classe ouvrière dans le Royaume de Pologne⁸ permettent de constater que l'affermissement de son statut était incomparablement plus lent que son accroissement numérique.

La question se pose comment mesurer les progrès de la stabilisation économique et sociale du rang de l'ouvrier. Nous sommes enclins à considérer la constance d'un revenu comme l'indice le plus significatif en la matière. En règle générale, cela se rattache à un lieu de travail et de résidence permanent, à une normalisation professionnelle de plus en plus poussée. En territoire polonais, (ratisation du salaire et de la durée de travail, etc.), et à la spécialisation professionnelle de plus en plus poussée. En territoire polonais, Haute-Silésie exceptée, tous ces traits caractéristiques de l'ouvrier moderne n'ont pris forme que dans la seconde moitié, sinon même à la fin du XIX^e siècle.

A l'époque considérée, on peut à vrai dire tout au plus parler d'une tendance à la stabilisation du statut socio-économique de l'ouvrier. Dans le Royaume de Pologne, elle se manifeste par exemple plus nettement parmi les cheminots, les effectifs de la

population des territoires polonais à la fin du XIX^e et au début du XX^e s. dans le contexte de l'Europe centrale], dans : Gospodarka przemysłowa i początki cywilizacji, sous la dir. de I. Pietrzak-Pawłowska, Wrocław 1977.

⁸ A. Żarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego...*

grande et moyenne industrie, les travailleurs manuels de l'administration et certains autres groupes ouvriers similaires. Dans l'ensemble, cette tendance concerne en premier lieu les ouvriers ayant certaines qualifications. Les progrès de la stabilisation du statut socio-économique de l'ouvrier étaient inégaux d'une région à l'autre du pays et, chose curieuse, ils n'étaient pas toujours synchronisés avec le rythme de l'industrialisation.

Ces progrès étaient déterminés non seulement par la conjoncture économique générale, mais aussi par les traditions locales du marché du travail et l'évolution de la mentalité des ouvriers eux-mêmes qui tendaient de plus en plus à s'assurer d'un emploi stable. Lentement mais régulièrement s'affaiblissaient les traits propres autrefois aux « errants » : absence d'attachement à l'entreprise, incapacité de se soumettre à la discipline du processus de production. Ces traits caractérisaient encore généralement les manoeuvres sans métier ni qualifications autour du milieu du XIX^e siècle. Graduellement prenait toutefois forme la nouvelle mentalité de l'homme travaillant à la machine, attelé à un système organisé de labeur collectif. C'était en premier lieu le cas des ouvriers des industries et des transports modernes, mais le phénomène influençait graduellement les autres groupes du prolétariat dispersés dans la petite industrie, l'artisanat, le commerce, etc. L'une des expressions de cette mentalité nouvelle était le prestige croissant de l'ouvrier d'usine. On en retrouve la trace dans la presse du temps et dans les souvenirs des ouvriers, ainsi que dans l'observation des couples ouvriers. Ainsi, l'analyse du statut social des conjoints, fondée sur le sondage de groupes-échantillons et mettant à profit les documents individuels conservés en assez grand nombre (par exemple les dossiers des ouvriers punis pour faits de grève), a permis de formuler une série d'hypothèses quant à des phénomènes paraissant immensurables⁹.

L'observation plus détaillée de la situation socio-économique des ouvriers du Royaume de Pologne fait ressortir que leur tendance à la stabilité de l'emploi, visiblement de plus en plus forte dans la seconde moitié du XIX^e siècle, était essentiellement liée

⁹ A. Żarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego...*

aux changements intervenant sur le marché du travail. Encore au courant des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, ce sont surtout les entrepreneurs qui cherchent à stabiliser leur personnel ouvrier, surtout dans les mines, la métallurgie et le textile. Les cas ne sont pas rares de primes récompensant les longs stages de travail ou d'attributions de logements d'usine en vue d'y attacher la famille ouvrière. Ci et là, par exemple dans l'industrie sucrière, cette situation se prolonge encore jusqu'au début du XX^e siècle mais, dans l'ensemble, l'offre de main-d'œuvre commence à prévaloir sur la demande dès le déclin du siècle précédent. En effet, les ouvriers se détachent de plus en plus visiblement de l'agriculture, perdent ainsi une source complémentaire de revenu et accroissent la pression sur le marché du travail. Simultanément, la modernisation technique de l'industrie et des transports ferroviaires réduit leurs besoins en ouvriers non qualifiés et fait obstacle aux « migrations » des travailleurs entre l'industrie, le bâtiment, les transports et les autres secteurs, ce qui favorise la mise en place et la fixation des barrières professionnelles.

L'expression la plus évidente de la stabilisation professionnelle de la classe ouvrière est toutefois la division, sans cesse plus poussée et nette, du prolétariat en salariés dans et en dehors de l'agriculture. C'est en territoire polonais, sauf une partie du domaine de la Prusse, un processus lent, maintes fois freiné, parfois réparti sur deux ou trois générations. On en observe néanmoins les progrès évidents à la fin du XIX^e et au début du XX^e s., surtout dans les grands centres ouvriers urbanisés, tels Varsovie et Łódź. On constate alors la familiarisation de plus en plus poussée des ouvriers originaires des campagnes avec la civilisation urbaine. Le travail dans l'industrie, les chemins de fer ou le bâtiment est de plus en plus généralement ressenti par le prolétariat comme une promotion par rapport à la situation de l'ouvrier agricole.

Cependant, tout au moins dans les conditions polonaises, ce phénomène n'est pas identique au détachement de la classe ouvrière de l'agriculture. A la charnière des XIX^e et XX^e siècles, une partie importante de la classe ouvrière en territoire polonais, y compris la Silésie, demeure liée à la campagne, même quand

elle ne travaille pas dans l'agriculture. Combien souvent la campagne et l'agriculture constituent pour les familles ouvrières nombreuses une source complémentaire, mais indispensable, de revenus, provenant par exemple des parcelles cultivées concédées aux mineurs, aux cheminots, aux travailleurs des sucreries. La campagne joue aussi un rôle nullement négligeable en tant que lieu permanent de résidence d'ouvriers qui se rendent quotidiennement à leur travail dans une ville ou un bourg plus ou moins éloignés. Et, même parmi les ouvriers ayant quitté leur village à la recherche d'un gagne-pain en dehors de l'agriculture, nombreux sont ceux qui y ont laissé leur famille, souvent la plus proche. D'autres y reviennent pour prendre femme ou cultiver le lopin reçu en héritage. En outre, les campagnes surpeuplées du Royaume de Pologne et de la Galicie concentrent à cette époque une énorme masse de petits paysans semi-prolétarisés. Pour eux et leurs familles, les salaires d'un travail saisonnier ou irrégulier en dehors de l'agriculture constituent un revenu complémentaire, indispensable à leur subsistance.

A la charnière des XIX^e et XX^e siècles, comme à la veille de la Première Guerre mondiale et même plus tard, tous ces liens avec la campagne et l'agriculture demeurent encore très solides, bien qu'ils aillent s'affaiblissant sous l'influence des migrations en masse vers la ville et, partant, de l'adaptation progressive des immigrants ruraux à l'existence citadine. Nous avons essayé d'étudier ces processus, notamment au moyen de sondages¹⁰, et soumis à une analyse comparée la position sociale des parents, frères, soeurs et conjoints de quelque 700 ouvriers appartenant à plusieurs générations successives de la classe ouvrière moderne du Royaume de Pologne. Ces recherches, mettant à profit les sources biographiques individuelles, ont permis de formuler des hypothèses sur le sens et le rythme de la mobilité sociale qui accompagne le développement de la classe ouvrière. Elles ont aussi donné la possibilité d'analyser l'évolution du statut socio-économique de

¹⁰ Ces recherches ont mis à profit les matériaux biographiques (dossiers des personnes poursuivies pour faits de grève et participation aux organisations ouvrières, biographies et autobiographies des vétérans du mouvement ouvrier, nécrologies, etc.) ainsi que les données statistiques du recensement général russe de 1897, où l'on trouve entre autres des informations sur l'état civil et la situation de famille des ouvriers.

l'ouvrier en l'espace de plusieurs générations. L'observation a porté d'une part sur les conditions et l'intensité du passage de la classe ouvrière à d'autres classes et couches, dont surtout la petite-bourgeoisie et l'intelligentsia, et, d'autre part, sur les conditions et les dimensions des processus de paupérisation et de dégradation des ouvriers au rang de saisonnier agricole, de chômeur et même de lumpenprolétariat. L'étude détaillée de ce groupe-échantillon d'ouvriers du Royaume de Pologne atteste aussi le relâchement, assez rapide dans les plus grandes concentrations du prolétariat industriel, des liens l'unissant au milieu rural (ainsi, l'on trouve beaucoup plus de paysans et d'ouvriers agricoles parmi les parents de ces ouvriers que parmi leurs frères et soeurs). La manifestation la plus marquante du détachement de la majeure partie de la classe ouvrière de la campagne et de l'agriculture à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, est incontestablement la diminution graduelle de l'importance de la population paysanne en tant que principale source de recrutement de travailleurs pour l'industrie, les transports et les autres secteurs non agricoles, tandis que croît parallèlement le rôle de l'autorecrutement de la classe ouvrière. L'intensité de ces phénomènes varie très fortement d'un centre ouvrier à l'autre, même dans le cadre d'une seule province, ainsi que le démontre l'exemple du Royaume de Pologne. La cause en incombe autant à l'allure différente du développement économique qu'à la diversité des traditions locales, de la composition ethnique de la population, etc.

Enfin, un indice indirect, mais essentiel, du détachement des ouvriers de leurs ascendances paysannes et de l'affermissement de leurs liens avec les secteurs non agricoles de l'économie, est la stabilisation progressive de la famille ouvrière, particulièrement nette dans les grands centres industriels urbanisés. Les recherches exhaustives sur la situation familiale des ouvriers du Royaume de Pologne à la fin du XIX^e siècle¹¹ permettent de constater que cette stabilisation allait alors de pair avec la tendance opposée : à la décomposition et la désintégration de la famille ouvrière du fait des migrations salariales massives. Ces migrations ne s'arrêtaient

¹¹ A. Zarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego...*, pp. 205-248.

pas aux frontières séparant les terres polonaises occupées par les puissances copartageantes et ne se limitaient pas au passage du domaine russe ou autrichien au domaine prussien, mais allaient souvent jusqu'à l'étranger, particulièrement en Allemagne, au Brésil, aux Etats-Unis et au Canada. Ceux qui se décidaient à migrer à la recherche d'un gagne-pain et à gagner ne serait-ce que la ville la plus proche étaient en premier lieu des hommes sans charge de famille, des jeunes célibataires ou des pères de famille qui laissaient leurs proches au village, souvent pour de longues années. Dans le Royaume de Pologne, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, le célibat était fréquemment une situation privilégiée sur le marché du travail, particulièrement pour les ouvriers non qualifiés.

L'arrachement à la famille, voire l'impossibilité pratique d'en fonder une, se manifestaient à la plus grande échelle au sein du prolétariat industriel et des gens de maison, mais on constate aussi ces phénomènes, quoique à un degré légèrement moindre, parmi les ouvriers des transports et du commerce.

Simultanément, la tendance à la stabilisation de la famille ouvrière se fait le plus largement jour, dès la fin du XIX^e siècle, surtout parmi les effectifs des secteurs industriels les plus modernes du point de vue technique et groupés dans les centres urbains : métallurgie et transformation des métaux, textile, chimie, etc. L'élément essentiel de cette stabilisation est alors la réunion de la famille sous le même toit. Elle a pour condition préliminaire la stabilisation de l'emploi et du salaire du chef de famille et aussi le travail salarié, de plus en plus répandu, des autres membres de la famille, dont les femmes mariées.

Un des traits fondamentaux nouveaux de la famille ouvrière, tels qu'on les observe dans le Royaume de Pologne lors de son intense industrialisation et urbanisation, est la prédominance graduellement de plus en plus marquée de la famille conjugale moderne, au détriment de la famille patriarcale (grande famille). Cette évolution se manifeste dès la fin du XIX^e siècle, mais uniquement dans ces secteurs de l'industrie et de l'artisanat qui obligent d'une manière plus complète l'ouvrier à rompre ses liens avec la campagne et l'agriculture. C'est le cas, par exemple, du textile à Łódź, de la transformation des métaux et de l'imprimerie

à Varsovie. Un symptôme incontestable de stabilisation familiale est la montée des familles ouvrières nombreuses, l'accroissement du nombre d'enfants. Il est caractéristique que l'augmentation de l'accroissement naturel dans les régions industrialisées ne s'est manifesté que dans les premières années du XX^e siècle, alors que l'industrie du Royaume de Pologne avait déjà dépassé le stade de son développement le plus rapide et mouvementé. Ce n'est qu'à ce moment que les régions industrielles commencent à distancer les régions agricoles par leur taux d'accroissement naturel.

Outre à la modernisation de la structure socio-professionnelle de la population, la nouvelle position de la classe ouvrière dans la société est alors due à l'évolution de la composition (surtout professionnelle, ethnique et démographique) et de la structure interne de cette classe.

L'évolution de la structure interne de la classe ouvrière dans les conditions de la société capitaliste constituée, dans l'historiographie polonaise des dernières années, un problème de recherche nouveau. On essaye de l'étudier sur un plan temporel plus étendu, ce qui signifie surtout jusqu'à présent la période de la II^e République et celle d'après-guerre. La richesse des sources, tant statistiques que provenant d'enquêtes, des années 1918-1939, donne aux chercheurs la possibilité de tenir compte des nombreux critères de stratification interne de la classe ouvrière. Ils ont donc essayé d'analyser la différenciation interne de cette classe à partir de facteurs tels que l'importance des salaires, le niveau de consommation, la qualité du logement, l'origine sociale, le niveau d'instruction, les qualifications professionnelles, la participation aux activités politiques, culturelles et éducatives, etc.¹²

Par contre, les recherches sur la structure de la classe ouvrière dans la Pologne partagée, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du nôtre, sont moins avancées¹³, vu que

¹² M. M. Drozdowski, *Klasa robotnicza Warszawy...*, pp. 301-412; J. Żarnowski, *Rzut oka na strukturę społeczną klasy robotniczej w Polsce międzywojennej* [Un coup d'oeil sur la structure sociale de la classe ouvrière en Pologne durant l'entre-deux-guerres], « Najnowsze Dzieje Polski 1914-1939 », vol. XIII. Cf. également S. Widerszpil, *Skład polskiej klasy robotniczej* [La composition de la classe ouvrière polonaise], Warszawa 1965.

¹³ A. Żarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego...*; S. Kałabiński, *Zróżnicowanie płacowe robotników przemysłowych Królestwa*

les chercheurs se heurtent là, en matière de sources, à de bien plus grandes difficultés. Il est toutefois incontestable qu'au début de la seconde moitié du XIX^e siècle, la diversité des conditions de travail des ouvriers de différents secteurs dans les trois parties du pays partagé créait déjà par elle-même les bases d'une stratification spécifique du prolétariat. Ainsi, dans le Royaume de Pologne, la position la plus élevée dans cette hiérarchie revenait incontestablement aux cheminots employés à plein temps et sur contrat, et ceci qu'ils aient été plus ou moins qualifiés. Les chemins de fer offraient une garantie relative de stabilité de l'emploi et du salaire, assuraient des salaires relativement plus élevés, une situation contractuelle normalisée et la priorité d'admission aux écoles techniques de leur ressort. L'industrie restait considérablement en arrière, en ce qui concerne tant la garantie d'emploi que les salaires, surtout autour de 1880, alors que les usines employaient en majeure partie des ouvriers payés à la journée, sans aucune qualification, qui n'acquerraient que sur place le minimum de connaissances nécessaires à la conduite d'une machine. La journée de travail dans les usines n'était pas encore normalisée et les salaires étaient versés irrégulièrement. Les articles d'opinion et les publications officielles de l'époque placent encore le plus souvent un signe d'égalité entre les catégories *robotnik* (ouvrier) et *wyrobnik* (manoeuvre). Toutes ces circonstances situent plus haut que les ouvriers d'usine, dans la hiérarchie sociale de ce temps, le prolétariat artisanal, c'est-à-dire les compagnons et même les apprentis employés par des patrons artisans appartenant ou non à des corporations.

A cette première époque de l'industrialisation, l'atelier artisanal offrait à l'ouvrier, d'un certain point de vue, une situation meilleure que l'usine, ceci en lui assurant des qualifications professionnelles bien définies, l'espoir de passer un jour patron lui-même et, tout au moins au début, un salaire un peu plus substantiel que dans l'industrie. En revanche, ce dû n'était payé que très irrégulièrement et la journée de travail n'était pas nor-

Polskiego w latach 1904-1910 [La différenciation salariale des ouvriers industriels du Royaume de Pologne dans les années 1904-1910], dans : Polska klasa robotnicza, vol. VII et VIII, Warszawa 1976 et 1977.

malisée, alors que des lois, à partir des années quatre-vingt du XIX^e siècle, limitaient la durée de la journée de travail et fixaient la régularité du paiement du salaire dans l'industrie. En outre, le prolétariat artisanal était placé dans une situation de dépendance personnelle par rapport aux patrons.

Encore au déclin du XIX^e siècle, l'apprenti placé chez un artisan, surtout corporatif, ne recevait en principe aucun salaire, le patron étant uniquement et théoriquement tenu de lui assurer le gîte et la nourriture. Toutefois, à cette époque de migrations massives de la campagne vers la ville, cela signifiait souvent plus que le salaire aléatoire du journalier industriel. Surtout pour les jeunes, les possibilités de stabilisation comptaient pour beaucoup. C'est pourquoi, encore à la fin du siècle dernier, on considérait en milieu prolétarien que placer un garçon en apprentissage équivaut à « l'arranger dans la vie ».

A la charnière des XIX^e et XX^e siècles, la position des ouvriers industriels dans la hiérarchie sociale s'améliore progressivement, au fur et à mesure de la généralisation de la spécialisation professionnelle, de la limitation légale de la durée de travail en usine et, surtout, de la normalisation des conditions d'embauche et de contrat de travail. Simultanément, avec la décomposition graduelle du système corporatif, l'apprentissage chez un patron cesse d'être la meilleure voie d'acquisition d'un métier qualifié, du moment que les ouvriers sont de plus en plus souvent formés à la conduite des machines dans l'usine même. Petit à petit, le prolétariat artisanal perd sa supériorité sur l'industriel. Une chose reste invariable pendant toute cette période : le rang des gens de maison, tout au bas de l'échelle hiérarchique.

Dès la fin du XIX^e siècle, la division professionnelle crée de considérables décalages même entre les divers groupes du prolétariat industriel dont l'intégration est relativement poussée. Les métiers de la métallurgie, y compris la fonderie, de la transformation des métaux et de l'imprimerie, ceci tant dans l'industrie que dans les entreprises artisanales, se rangent à cette époque parmi les mieux payés, assurant la meilleure stabilité de la situation économique et familiale. Bien plus bas viennent les métiers du textile quoique l'on en trouve de relativement bien payés et jouissant d'un prestige considérable parmi les ouvriers eux-

mêmes ; tel est par exemple le cas des tisserands manuels. Les moins estimés sont les métiers de caractère saisonnier, donc la plupart des professions des industries alimentaires, de la transformation du bois, etc. A la fin du XIX^e siècle, les métiers du vêtement baissent également dans l'échelle du prestige, notamment en raison de leur féminisation.

La différenciation des ouvriers suivant le sexe et l'âge est aussi à l'origine de la stratification interne de la classe ouvrière. Les femmes et les enfants salariés, pour la plupart employés en qualité de domestiques, constituent incontestablement la plus basse couche du prolétariat. Dans les autres secteurs : industrie, artisanat, commerce, les salaires des femmes sont de beaucoup inférieurs à ceux des hommes, incontestablement du fait que la plupart des femmes n'ont pas de qualifications professionnelles.

En dehors de l'usine, la situation de l'ouvrière est également et visiblement défavorisée. Il y a parmi les travailleuses beaucoup plus de célibataires, privées de la possibilité de fonder une famille, que parmi les ouvriers hommes. Du point de vue de la stabilisation économique et familiale, le décalage entre l'ouvrier et l'ouvrière dépend alors strictement du rythme du développement socio-économique général du pays. Ainsi, ce décalage est encore plus grand en Russie que dans le Royaume de Pologne.

En territoire polonais, surtout dans le Royaume, l'appartenance ethnique détermine aussi dans une certaine mesure la position de l'intéressé en milieu ouvrier. Les travailleurs de nationalité allemande et les peu nombreux groupes de Tchèques, Anglais, Français ou Belges, occupent en règle générale la situation la plus élevée, surtout au courant des premières étapes de l'industrialisation et du développement de la classe ouvrière moderne, c'est-à-dire dans les années soixante-dix et quatre-vingt du XIX^e siècle. Ces ouvriers étrangers, pour la plupart liés à l'industrie moderne, sont généralement très qualifiés et très bien payés et jouissent parfois de certains privilèges, par exemple d'un logement fourni par l'usine. Nombre d'entre eux proviennent de familles d'artisans paupérisés, ce qui rehausse encore leur prestige.

Par contre, une des positions les plus basses dans cette hiérarchie revient au prolétariat juif au sein duquel prédominent les manoeuvres sans métier précis, employés surtout dans le

commerce, les transports, le bâtiment, les services, auxquels se joignent les ouvriers dispersés dans la multitude de petits ateliers artisanaux. Les travailleurs à façon constituaient aussi une part importante de la population juive prolétarisée. La spécificité du statut du prolétariat juif était dans une certaine mesure déterminée par son origine exclusivement petite-bourgeoise et la solidité des liens avec la petite-bourgeoisie. La prolétarianisation s'accompagnait ici toujours d'une dégradation et d'un sentiment d'injustice. Par contre, une part importante des ouvriers de nationalité polonaise, d'origine paysanne, considérait d'une façon de plus en plus générale comme une promotion le passage au milieu ouvrier, surtout dans les agglomérations urbaines de quelque importance. La concentration des ouvriers juifs dans l'artisanat saisonnier et dans les industries de consommation les exposait à un fréquent chômage et favorisait la persistance du travail à façon. Les conditions de vie des travailleurs à façon étaient dans l'ensemble inférieures aux conditions d'existence moyennes des ouvriers industriels.

Les distances que nous analysons ici, issues de la différenciation professionnelle, démographique et ethnique, avaient en fin de compte pour fondement le problème de la stabilité et de la hauteur des salaires. A cette époque de migrations massives à la recherche d'un gagne-pain, d'une population prolétarisée, dans son écrasante majorité dépourvue de la moindre qualification, l'assurance d'un salaire à peu près régulier et la hauteur de cette paye constituaient le principal facteur déterminant la position dans la hiérarchie ouvrière et le prestige dans le milieu prolétarien.

A la charnière des XIX^e et XX^e siècles, la stratification de la classe ouvrière du Royaume de Pologne, considérée du point de vue de la régularité du salaire, ne concordait pas toujours avec la hiérarchie déterminée par d'autres critères, tels que le niveau de qualifications par exemple. A cette époque le salaire était déjà le plus souvent, mais pas toujours, conditionné par le niveau de qualifications. Il dépendait aussi dans une grande mesure du sexe de l'ouvrier et de la région. Durant la première période de développement rapide de l'industrie dans le Royaume de Pologne, la hauteur du salaire dépendait parfois de la nationalité de

l'ouvrier. Ainsi, les ouvriers que l'on faisait venir de France ou d'Allemagne recevaient, à qualifications et travail égaux à ceux des travailleurs locaux, un salaire plus élevé.

Les qualifications ne sont d'ailleurs pas d'emblée devenues un critère suffisamment mesurable de la place dans la hiérarchie ouvrière. Souvent — surtout dans le Royaume de Pologne — l'intéressé les acquérait par la pratique et la formation au travail dans l'industrie, ainsi que dans le bâtiment, le commerce et, partiellement, dans les transports. La hiérarchie fondée sur les qualifications ne commence que graduellement à se superposer à celle établie suivant le niveau d'instruction générale. Les conditions spécifiques du Royaume de Pologne : réseau d'enseignement élémentaire très peu étendu et absence presque totale d'écoles professionnelles, étaient à l'origine du fait qu'encore à la fin du XIX^e siècle la différenciation de la classe ouvrière suivant le degré d'analphabétisme reflétait sa stratification interne fondée non seulement sur le niveau culturel général, mais aussi sur celui des qualifications. Ainsi, la faculté de lire et d'écrire, relativement assez répandue parmi les ouvriers spécialisés des principaux secteurs de l'industrie, les différenciait nettement des travailleurs journaliers, pour la plupart analphabètes, et de ceux des services, des transports terrestres, etc.

Toutefois, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, le niveau d'instruction formel : certificat de fin d'études générales et professionnelles, éventuellement de cours complémentaires, commence à jouer un rôle croissant, également dans le Royaume de Pologne, en tant que facteur déterminant les qualifications. Simultanément, la division suivant le niveau de qualifications devient de plus en plus nettement un des principaux facteurs déterminant le rang du travailleur dans la hiérarchie interne de la classe ouvrière. Ce phénomène concorde dans le temps avec la diminution de la demande d'ouvriers non qualifiés et l'augmentation de celle d'ouvriers qualifiés et spécialisés dans l'industrie et les transports. Ces changements sur le marché du travail s'accompagnent d'un accroissement du décalage entre l'ouvrier d'usine qualifié et non qualifié. Ceci se manifeste de la façon la plus crue dans l'industrie. La distance entre les deux catégories

est alors déterminée par la hauteur du salaire et la stabilité de l'emploi, les ouvriers non qualifiés étant généralement embauchés à la journée. Le rang supérieur de l'ouvrier qualifié (« artisan d'usine ») résulte aussi de ses possibilités potentielles de promotion sociale, de sortie de la classe ouvrière par la fondation éventuelle de son propre atelier.

C'est de cette manière que s'explique la persistance en territoire polonais de la hiérarchie corporative (maître-artisan — compagnon — apprenti) non seulement dans l'artisanat et la petite industrie, mais aussi dans les grandes usines.

A côté du niveau des salaires, de qualifications et d'instruction, la stratification interne de la classe ouvrière à la charnière des XIX^e et XX^e siècles est dans une mesure croissante déterminée par la taille de l'entreprise et l'importance de ses effectifs. En effet, les chemins de fer ainsi que la grande et moyenne industrie assurent alors dans le Royaume de Pologne un emploi plus stable, une journée de travail relativement normale et réglée, et aussi une plus grande stabilité du taux des salaires que la petite industrie, les petites entreprises de transports et surtout le travail à façon.

A la fin du XIX^e siècle, le rang de l'ouvrier d'usine spécialisé et surtout qualifié commence donc à être considéré comme une promotion pour l'ancien « tâcheron » saisonnier ou le manoeuvre journalier sans métier précis, mais aussi pour l'apprenti et même le compagnon d'une entreprise artisanale.

L'observation plus attentive de la classe ouvrière du Royaume de Pologne démontre que l'évolution de sa structure interne, accomplie à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, n'a nullement supprimé, mais tout au plus légèrement affaibli les décalages entre les ouvriers des diverses régions du pays. Des différences particulièrement marquées en ce qui concerne les salaires et les revenus, le niveau culturel, le degré d'activité sociale et politique, continuent à exister entre les régions fortement et faiblement industrialisées, ainsi qu'entre les communautés ouvrières des grandes et des petites villes. Ces différences sont attestées d'une manière particulièrement éloquente par les recherches détaillées

sur les salaires dans l'industrie¹⁴ et le degré d'analphabétisme des ouvriers du Royaume de Pologne¹⁵.

Les salaires et les revenus plus élevés, donc les meilleures conditions matérielles, sont en général le fait des grandes villes, telles Varsovie et Łódź. De même, en ce qui concerne le degré d'instruction élémentaire des ouvriers, ce sont ceux de Varsovie qui occupent la première place.

Dans les premières phases de son développement, l'industrie moderne du Royaume de Pologne qui, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, concentre la majeure partie du prolétariat salarié en dehors de l'agriculture, ne parvient pas à sérieusement aplanir les différences régionales entre les ouvriers, surtout en ce qui concerne le niveau d'instruction élémentaire. L'artisanat et le commerce y parviennent d'autant moins. Ces deux secteurs de l'emploi maintiennent d'ailleurs, plutôt qu'effacent les particularités et distinctions des marchés locaux du travail. En revanche, à côté de l'industrie, les chemins de fer exercent plutôt une influence intégrante. Toutefois, l'accroissement rapide de l'emploi dans l'industrie et les chemins de fer, surtout dans les années 1870-1900, entraîne une adaptation poussée de l'industrie et des autres secteurs aux traditionnelles particularités régionales du marché du travail. Il faut attendre les nouveaux progrès de l'industrialisation et les nouveaux phénomènes structureaux intervenant dans l'économie du Royaume de Pologne au début du XX^e siècle, et enfin les transformations politiques, dont en premier lieu la révolution de 1905, pour voir se renforcer les tendances à l'aplanissement des inégalités traditionnelles de région à région dans le niveau d'instruction et de culture des ouvriers en territoire polonais, et particulièrement dans le Royaume de Pologne.

(Traduit par Jerzy Wolf)

¹⁴ S. Kalabiński, *Zróżnicowanie płacowe...* Cette étude a été fondée non sur des matériaux statistiques, mais sur des sources individuelles, à savoir les registres des salaires de diverses usines concernant une quinzaine d'années.

¹⁵ A. Żarnowska, *Klasa robotnicza Królestwa Polskiego...* pp. 249-319. L'analyse a porté sur plusieurs générations d'ouvriers professionnellement actifs, compte tenu des ventilations professionnelles et territoriales détaillées. Ces recherches ont été fondées sur les statistiques du recensement général russe de 1897 et sur les biographies ouvrières.